

Femmes : sujets et objets du poème

Isabelle Courteau, *Mouvances*, Montréal, l'Hexagone, 2001, 96 p., 13,95 \$.

Stefan Psenak, *La beauté*, Ottawa, Le Nordir, 2001, 62 p., 12 \$.

Lucien Francoeur, *Clo la gitane*, Montréal, Trait d'union, 144 p., 27,95 \$.

Jacques Paquin

Numéro 104, hiver 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38031ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2001). Compte rendu de [Femmes : sujets et objets du poème / Isabelle Courteau, *Mouvances*, Montréal, l'Hexagone, 2001, 96 p., 13,95 \$. / Stefan Psenak, *La beauté*, Ottawa, Le Nordir, 2001, 62 p., 12 \$. / Lucien Francoeur, *Clo la gitane*, Montréal, Trait d'union, 144 p., 27,95 \$.] *Lettres québécoises*, (104), 47-48.

Isabelle Courteau, *Mouvances*, Montréal, l'Hexagone, 2001, 96 p., 13,95 \$.

Stefan Psenak, *La beauté*, Ottawa, Le Nordir, 2001, 62 p., 12 \$.

Lucien Francœur, *Clo la gitane*, Montréal, Trait d'union, 144 p., 27,95 \$.

Femmes : sujets et objets du poème

Une femme, deux hommes sur la même voie, le désir amoureux.



POÉSIE
Jacques Paquin

ISABELLE COURTEAU CHERCHE À AJUSTER LA CONSCIENCE de soi et d'autrui au souvenir d'enfance, Stefan Psenak raconte la traque de la beauté, tandis que Lucien Francœur use de la ferveur amoureuse.

Douceurs de la marche

Bien que Isabelle Courteau n'en soit qu'à son deuxième recueil de poésie, après *L'inaliénable* (1998), les familiers des événements poétiques

la connaissent comme animatrice du Marché de la poésie, à Montréal. L'intitulé, *Mouvances*, sans déterminant et au pluriel, indique déjà que, s'il y a mouvement, il se réalisera dans les zones qui sont dépendantes, et incertaines jusqu'à un certain point, de l'intime. Les premiers mots du recueil donnent le ton à ce parcours précis vers une enfance aux contours imprécis :

Du sommet des vagues que fait la terre

l'on découvre des creux et leurs replis secrets

mais d'où tenons-nous que nous nous aimons (p. 13)

Imagination du mobile et du fuyant, l'écriture d'Isabelle Courteau possède un charme indéniable en ce qu'elle rapproche la

minutie de l'observation et les fluctuations de la conscience. La poète, cela ne fait pas de doute, maîtrise l'art du vers et de la syntaxe poétique et c'est sur cette base assurée qu'elle arrive à créer des inflexions murmurantes qui rappellent inévitablement les poètes qui font écho à ses questionnements (Rilke, Jaccottet, Malenfant et d'autres, moins connus, comme Romain Verger). Nous y lisons un monde où le sujet, toujours menacé de dissolution, doit maintenir l'équilibre entre le désir et l'abandon.

Celle qui reste, celle qui passe

Pour Stefan Psenak, le mouvement a aussi une valeur, cette fois accordée à l'idée de beauté : « c'est un tableau en mouvance, une toile inachevée, une œuvre en perpétuel chantier » (p. 41). Mais chez le poète franco-ontarien, c'est la figure tutélaire de Baudelaire (qui, de manière étonnante, n'est pas mentionnée à titre d'« inspiration poétique » [p. 62]). Pourtant, la rencontre amoureuse, au hasard d'une déambulation dans les rues, à

une table de café, l'idée du chef-d'œuvre, l'amour du vin, la présence du chat, l'ennui, enfin, le sacrifice d'une femme (forme extrême de l'outrage à la beauté) nous plongent dans un univers typiquement baudelairien. Ce récit relativement linéaire repose sur des

résonances contrastantes entre la vie rêvée et la vie réelle, d'où les variations sur un même scénario. Les liaisons adultères ont comme contrepartie l'union légitime d'un homme et d'une femme qui attend un enfant. Malheureusement, à travers une écriture mal maîtrisée, on convie tous les poncifs de la pensée convenue, y compris la présence immanquable de la maman et de la putain. Cette dernière est en quelque sorte sacrifiée : « on l'avait trouvée suicidée [*sic*] dans la chambre de l'hôtel où ils se voyaient »

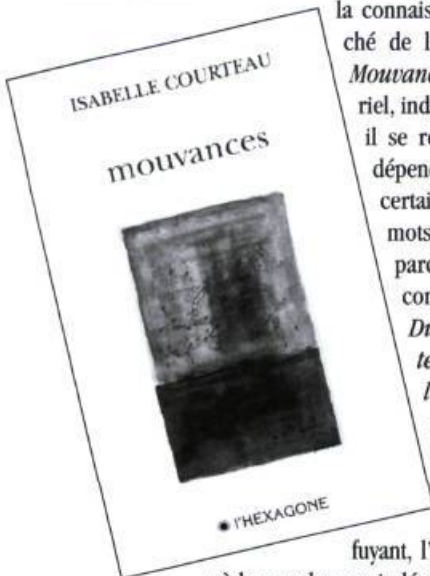
(p. 30) ; mais c'est au profit de l'apologie d'une morale bien sage sur laquelle débouche l'anecdote des poèmes en prose :

Bientôt, à travers la clameur, il tient dans ses bras une enfant. Il ne pense plus à M.D. ou à l'autre avant elle (cela va de soi), mais à celle qui, couchée près de lui, désespérée de ce miracle qui respire maintenant au grand air, prolonge la vie. (p. 57)

Cette nouvelle Ève (c'est le nom de ce petit miracle) sort du ventre de la mère au moment où le poète repentí rentre dans son giron. Il me semble que le recours exclusif à la troisième personne, qui favorise un regard de l'extérieur, ne permet pas au sujet du poème de se construire et d'être aussi altéré par la quête de cette beauté. Tout de même, *La beauté* de Psenak reste intéressante par sa lisibilité, ce qui est un défi que ne veut pas toujours relever l'écrivain de poèmes en prose.

Tous les chemins mènent à Clo

Le dernier recueil de Lucien Francœur m'obligera à parler du texte, mais aussi du contexte de sa publication, qui a d'énormes conséquences sur la lecture. Le recueil *Clo la gitane* est tout entier consacré à une sorte de portrait de l'amoureuse qui s'échelonne des années 1980 jusqu'à la fin du siècle dernier. Le lecteur a ainsi accès au registre lyrique du poète des



Stefan Psenak

Rockers sanctifiés tout autant qu'au fondateur du groupe Aut'chose. D'ailleurs, un disque compact, qui accompagne le recueil et où le poète récite certains des textes du recueil vient donner une dimension musicale aux textes choisis. Tous les poèmes, sans exception, ont pour objet celle qui est peinte comme une gitane, figure exotique qui exerce une véritable fascination sur notre poète. Cette fascination se double d'un engouement pour la tradition du poème d'amour que le poète cherche, sans succès, à s'approprier. Les multiples références à Rimbaud, à Verlaine ou à Éluard, de même que la pratique de la rime disséminée dans le poème n'y font rien. Formes et objets du poème d'amour ont du mal à se fondre dans des textes qui restent au niveau des pâquerettes :

*Elle passe dans mes souvenirs
Telle une mémoire sans trame
Et justifie tous les ravaudages
quand la psyché sent le drame* (p. 17)

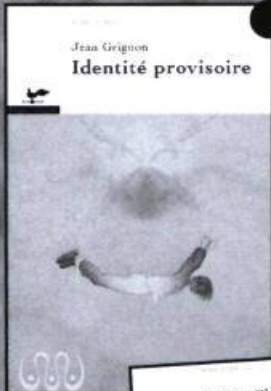
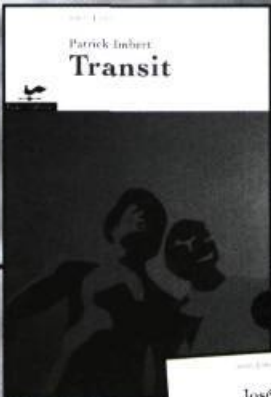
Voilà pourquoi, je n'arrive pas à croire à l'authenticité de cet amour. Suffit-il de réciter « par cœur/Des poèmes mélangés/de tout partout » pour faire œuvre originale ? Le problème, c'est qu'on y lit une conception de la poésie qui ne dépasse pas les illusions romantiques de l'étudiant inscrit à son premier cours de création. Lucien Francœur se souvient avec nostalgie de textes écrits « [c]omme avant/Le traitement de texte//Quand la poésie était de la poésie/Et que l'amour s'écrivait ainsi de suite » (p. 108). Malheureusement pour le poète, ce monde n'est plus, s'il a jamais existé. L'écoute du disque compact qui accompagne le recueil vient confirmer l'impression d'ensemble. Francœur ne récite plus ses poèmes à la manière des *rappeurs* comme il le faisait avec Aut'chose, en adaptant sa diction à



son image de poète rocker. Au contraire, l'élocution ne se distingue plus des lectures poétiques auxquelles nous ont habitués les nombreuses fêtes de la parole publique. Mais il y a autre chose. La naïveté des poèmes d'amour, s'il s'agit bien encore de cela, se joue aussi sur le plan institutionnel. La parole amoureuse identifie clairement la destinataire, photos à l'appui : il s'agit de Claudine Bertrand. La muse gitane est aussi directrice de la revue *Arcade*, qui a consacré son premier numéro à Lucien Francœur ; elle est en outre directrice de la collection « Vis-à-vis » des Éditions Trait d'union, où paraît le recueil en question. On ne parle plus de simple complicité amoureuse, dans ce cas, mais d'opportunisme. Dans ce contexte, ce qui était, à l'époque de l'écriture, « une offrande romanichelle », devient, par un effet pervers de la lecture, « un détournement de sens » (p. 67). Eh oui, comme le récite avec conviction le poète, « c'est comme ça la gitanie » : elle consiste à franchir allègrement la frontière qui sépare l'écriture, non pas du marché des poètes, mais d'un marché entre poètes.



Lucien Francœur

VOTRE PLAISIR DE LIRE : NOTRE PLAISIR D'ÉDITER !

JEAN GRIGNON
IDENTITÉ PROVISOIRE
(roman) 164 pages, 18,95 \$
ISBN : 2-89537-033-8

MARIE-CLAUDE GAGNON
JE NE SAIS PAS VIVRE
(roman) 138 pages, 17,95 \$
ISBN : 2-89537-032-X

PATRICK IMBERT
TRANSIT
(roman) 216 pages, 22,95 \$
ISBN : 2-89537-034-6

JOSÉ CLAER
NUE, UN DIMANCHE DE PLUIE
(roman) 206 pages, 19,95 \$
ISBN : 2-89537-035-4